

ANALYSES D'OUVRAGES



Jean-François ALLILAIRE, Michel CAIRE, Philippe CHARLIER, Jean-Pierre LUAUTÉ, Olivier WALUSINSKI, *Quand les aliénistes ouvraient les corps*, sous la direction de Jean-Pierre Luauté, avec préface de Jacques Poirier, Paris, Glyphe, 2020.

Un nouveau livre est toujours une source d'émotion, alors que dire quand on trouve parmi les auteurs des collègues-amis, des élèves-auteurs (Caire et Charlier), et même un éditeur-élève-ami, Éric Martini, la plupart en outre membres de la SFHM. Mais ces heureuses coïncidences rendent très exigeant, et j'ai été déçue de voir que la révision globale de la typographie complètement désordonnée, de l'orthographe, voire de l'exactitude du détail, n'avait pas été suffisante (comme par exemple pour le prénom des auteurs): voire précisément s'écrit VOIRE quand il signifie « et même », il n'existe pas de MITIVITÉ, Bayle ne se prénomme pas Gustave-Laurent, le mystère des trois prénoms des auteurs du XIX^e siècle n'est pas éclairci, mon très cher élève Philippe Charlier n'est pas encore professeur, hélas !, etc., etc.

La page 1 de couverture est très attirante grâce au talent de Christophe Bourdinaud, avec un astucieux escargot de portraits en trois bandes : Esprit Blanche, Brière de Boismont, Moreau de Tours, Baillarger, Marcé, Lelut, Michéa, Leuret ; Parchappe, Falret, Fodéré, Prost, Broussais, Brachet ; Voisin, Georget, Esquirol, Pinel, Royer-Collard, Bayle, Calmeil. Souhaitons rapidement sous cette même farandole de portraits la deuxième édition que mérite ce recueil construit autour de la personnalité méconnue du protéiforme Pierre Antoine Prost (1770-1832), à la recherche de la vérité médicale et de la folie dans l'ouverture des crânes et des corps (épigastre et intestins), docteur de Paris en 1806 avec une thèse de réflexion sur « les sympathies », en une promenade érudite dans le Paris romantique ravagé par le cholera-morbus en 1832. On est pris par la revue scrupuleuse de toutes les discussions que produisit la catastrophe sanitaire.

Et d'ailleurs, à propos de choléra, Casimir Périer est-il vraiment mort de cette maladie ? Ou le choléra a-t-il compliqué une maladie de famille qui l'avait frappé lui aussi, une maladie « nerveuse » ? Pour Prost, cela semble certain, et son *Traité du cholera-morbus considéré sous les rapports physiologique, anatomico-pathologique, thérapeutique et hygiénique : contenant l'analyse critique de tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit sur le cholera-morbus* de 1832 ne le protégea pas : il mourut un mois après le début de l'épidémie, au matin du 24 avril 1832, comme mourra Casimir Périer qui s'était malheureusement confié aux soins de Broussais, le 15 mai (et qui pourrait selon cet ouvrage être mort d'autre chose). Toujours est-il que n'avait pas été utile le texte qu'il lui avait demandé d'écrire, une instruction relative à la conduite en face de l'épidémie de choléra qui commençait !

Un livre sérieux et précis, qui donne à réfléchir mais qui fait également rêver, notamment grâce à son très utile index des noms propres. Ainsi avec Émile Zola et l'extraordinaire croyance en l'imprégnation définitive de la femme par son premier amant : *Madeleine Férat* – et non Ferrat – (1868), après avoir eu un certain Jacques pour amant, épouse l'ami de celui-ci, Guillaume de Viargues : la fille qui naît de ce couple (des années après la première liaison, et la paternité ne fait pas de doute) ressemble à l'amant ! « Phénomène purement physique, ... la chair vierge avait pris l'empreinte ineffaçable du jeune homme ». On se doute que dans le roman ça finira mal, comme finira mal dans l'histoire des sciences la doctrine de la phrénologie !

Un livre aussi qui fait aussi voyager dans Paris, sur les différents sites de la clinique psychiatrique du docteur Blanche, et d'abord à Montmartre où Prost avait lancé sa pratique, avant de vendre à Blanche, pour changer totalement (mais provisoirement) de métier et ouvrir une boutique de passementier rue de la Corderie, vieux vestige d'une activité disparue.

Un livre qui de fil en aiguille peut même nous inviter à sortir de Paris malgré le confinement pour rendre visite au musée d'histoire de la médecine de Rochefort, insuffisamment visité depuis la fermeture de l'école de santé navale, avec notamment des témoignages de cette fausse science que fut la phrénologie : une collection de crânes et de moulages phrénologiques, porteurs des stigmates de la dégénérescence et de la folie. Je ne sais si on y trouve la preuve de la dysmorphie des crânes des sujets atteints d'idiotisme ; ou que, selon la formule de Georget, « la folie (est) une maladie du cerveau », ou au contraire (selon Esquirol, cette fois) que « *l'idiotie n'est pas une maladie, mais un état* » ! *Vraies ou fausses, ces belles formules donnent bien du plaisir !*

Danielle Gourevitch



Traité sur les fièvres, papyrus extrait d'un cartonnage. P.Köln VIII 327 (inv. 20941). © Institut für Altertumskunde an der Universität zu Köln.

Papyrologie médicale : présentation de l'article *Fragments d'un traité médical sur un papyrus grec inédit du milieu du III^e siècle avant notre ère* : P.IFAO grec inv. 520, par **Nathan CARLIG** et **Antonio RICCIARDETTO**, *HSM*, 54 (2020)

Le manuscrit est daté du milieu du III^e siècle avant notre ère, présenté pour la première fois, conservé à l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, coté MP³ 2357.101 ; inédit, il contient l'un des plus anciens textes médicaux grecs attestés à ce jour sur papyrus. En prélude à son édition *princeps*, qui est évidemment fondée sur un examen autoptique, les deux auteurs présentent ses caractéristiques matérielles (nombre de fragments, état de conservation, forme, écriture, éléments de mise en page), en proposent une datation, en exposent la provenance et le contenu.

Ils l'insèrent dans la liste des papyrus littéraires grecs de médecine du III^e siècle avant notre ère connus et édités à ce jour : *P.Bingen* 1 (autre version ou commentaire d'Hippocrate, *Régime*, II, 49 ; Tebtynis ; fin du III^e siècle ; MP³ 539.21) ; *P.Grenf.* 2.7b + *P.Ryl.* 1.39 + P.Heid. inv. G 401 + *P.Hib.* 2.190 (traité d'ophtalmologie ; El-Hibeh ; 1^{re} moitié du III^e siècle ; MP³ 2343.1) ; *P.Hib.* 2.191 (prescriptions pour les maladies des femmes ; El-Hibeh ; c. 260-230 ; MP³ 2348) ; *P.Fay.Coles* 3 (fragment médical ? ; Bakchias ; fin du III^e siècle/début du II^e siècle ; MP³ 2356.2) ; *P.Hamb.* 2.140 (traité médical ? ; c. 200 av. J.-C. ; MP³ 2357) ; *P.Äk.No* 1 (traité médical ; c. 220-150 av. J.-C. ; MP³ 2357.16) ; *P.Yale* II 123 (traité médical ; III^e siècle ; MP³ 2369.01) ; P.Athen.Univ. inv. 2780-2781 (prescriptions médicales ; Fayoum ; fin du III^e siècle ; MP³ 2391.6) ; *P.Eleph. Wagner* IV = *GMP* II, 11 (prescription médicale ; Éléphantine ; fin du III^e siècle ; MP³ 2394.04) ; *P.Hib.* 2.192 (prescriptions médicales ; El-Hibeh ; c. 270/250 av. J.-C. ; MP³ 2399) ; P.Mich. inv. 3243 (liste de produits pharmaceutiques ou recette ; 1^{re} moitié du III^e siècle ; MP³ 2407.3) ; *P.Ryl.* 3.531 (prescriptions médicales ; III^e/II^e siècle ; MP³ 2418).

Ce nouveau document est singulièrement difficile à éditer : en effet, il comprend 27 fragments d'un rouleau de papyrus, supposés provenir d'Edfou

en Haute-Égypte, l'Apollonopolis Magna des Grecs, à 75 km au sud de Louxor. Toutefois, l'information relative à la provenance doit être accueillie avec la plus grande prudence. L'une des difficultés tient à la présence, sur le support, de multiples abrasions et de traces de gypse, ainsi qu'à la superposition de couches de papyrus. Toutes ces particularités s'expliquent en raison du réemploi du rouleau pour fabriquer un cartonnage de momie, à savoir un matériau semblable à du carton, réalisé à partir de papyrus de rebut recouverts de plâtre peint. Attestés durant toute la période hellénistique et au début de l'Empire, les cartonnages ont permis la conservation et la découverte de dizaines de papyrus littéraires et documentaires, parfois issus de dossiers ou d'archives. Conservé à Cologne, le *P.Köln VIII 327* (début du II^e siècle avant notre ère, MP³ 2380.01), dont nous reproduisons ici la photographie, en est l'un des plus beaux exemples, parmi les papyrus de médecine ; il contient un traité sur les fièvres d'un haut niveau scientifique, qu'il faut peut-être attribuer à Érasistrate de Céos (c. 330-255/250). Comme en témoigne sa forme, le rouleau a été découpé en vue de confectionner un pectoral de momie ; pour former l'arrondi de la parure funéraire, un morceau de papyrus provenant de la suite du même rouleau a été ajouté en bas du fragment.

L'état fragmentaire du papyrus inédit de l'IFAO n'a pas fini de donner du travail aux deux érudits. Pour allécher nos lecteurs, notons déjà la présence du mot *phthoê* : comme *phthisis*, qui a la même racine, le mot désigne une « consommation » ; ces deux mots sont liés étymologiquement au verbe *phthinô*, « se consumer, arriver à son terme ». L'acception des mots de la famille de *phthisis* est plus générale que leurs dérivés dans la langue scientifique moderne ; en effet, dans les textes antiques, ils s'appliquent « à toute sorte d'extinction, à toute diminution d'un objet qui se terminera par sa disparition » ; il désigne donc aussi l'atrophie d'un organe. Ce papyrus contient la seule attestation à ce jour de *phthoê* en papyrologie. Suite au naufrage quasi total de la littérature médicale contemporaine d'Hippocrate et postérieure à lui, jusqu'à l'époque romaine, – de cette littérature, il ne reste en effet que des fragments, plus précisément des citations dans des ouvrages postérieurs, d'époque romaine ou byzantine –, l'apport des papyrus grecs, comme celui de l'IFAO, se révèle précieux pour l'historien de la médecine ; ces restes de livres permettent non seulement de combler des lacunes dans nos connaissances sur l'art médical des époques classique et hellénistique, mais aussi d'entrevoir la richesse et la variété de ce qui a dû exister, être écrit et diffusé dans le Pays du Nil.

Partageons donc avec les auteurs de beaux espoirs de nouvelles découvertes pour l'avenir.

Danielle Gourevitch



Dialogues d'histoire ancienne, supplément 19, 2019 : *Visiones sobre la lactancia en la Antigüedad. Permanencias, cambios y rupturas.*

Avec, après une introduction par Susana REBORDA MORILL, un article consacré à la préhistoire : Margarita SÁNCHEZ ROMERO, *Maternal Practices : Breastfeeding and Weaning in Prehistoric Societies* ; deux au Proche Orient et à l'Égypte : Agnès GARCIA-VENTURA, *María Érica COUTO-FERREIRA*, *Nurses and Infants in Ancient Near East*, et María Eugenia MUÑOZ FERNÁNDEZ, *Notes of Milk from Goddesses in Ancient Egypt: the Meaning of Divine Lactation.*

Un plus gros ensemble touche au monde gréco-romain : Susana REBORDA MORILLO, *Divine Breast feeding :the Case of Hera and Heracles* ; Aida MÍGUEZ BARCIELA, *The Breasts of Hecuba*; María

Dolores MOLAS FONT, *Bosoms that Feed Life and Provide Company in Death: Body and Femininity in Ancient Greece*; Laura BÉCARES RODRÍGUEZ, *Infant Feeding aside from Breastfeeding: the Archeological Discovery of Feeding-Bottles in the Classical World*; Giulia PEDRUCCI, *Transgressive Breastfeeding in Greek and Roman Antiquity.* Rosa María CID LÓPEZ, *The Columna Lactaria, the Nutrices and the Expositio of Children: Nursing Babies and Pietas in the City of Rome*; Pedro David CONESA NAVARRO, *The Conlactei in Ancient Rome: Epigraphic, Iconographic, and Literary Sources*; Silvia MEDINA QUINTANA, *Maternity Jobs : the Image of Wet Nurses in Roman Literature*; Carla RUBIERA CANCELAS, *The Use of Female Slaves as Nurses in Ancient Rome: beyond their Symbolic.*

Un excellent recueil, avec la photographie d'une ravissante statuette grecque archaïque conservée à Genève, sur laquelle le biberon remplace le sein.

Danielle Gourevitch



Marc MARTIN, Maxence AUDOUARD (1776-1856).
Un médecin des armées au cœur des épidémies, 2020,
 24 euros

Avec tout l'apparat nécessaire autour de quatre grands chapitres (La naissance d'une vocation, L'engagement dans le service de santé impérial, La consécration d'une carrière hospitalière sous la monarchie, La philanthropie d'un médecin en retraite), l'auteur rend la vie à ce militaire que fut Maxence Audouard, né à Castres en 1776, puis étudiant à Montpellier où

il resta après ses études comme secrétaire-adjoint de la Société de médecine pratique. Véritable acteur de l'épopée napoléonienne en tant qu'officier de santé puis docteur, rescapé de la retraite de Russie, observateur sagace et soignant aussi sage que le lui permettaient les théories sur l'origine des maladies épidémiques et les moyens thérapeutiques, et en particulier très impliqué dans les controverses relatives à la contagiosité des maladies infectieuses, qu'il soupçonne malgré la théorie des miasmes.

Ses pérégrinations de carrière en effet lui ont fait connaître toutes les maladies épidémiques du temps. Dans le désordre la fièvre jaune à Barcelone 1821 (en page 1 de couverture, on voit l'avertissement de la médaille commémorative de la triste aventure) : il écrit une relation historique et médicale, puis la retrouve à Port-du-passage dans la province de Biscaye en 1823. Le typhus et le paludisme, en Italie et Espagne, si bien qu'il suspecta sans l'affirmer le rôle du moustique dans la propagation de la maladie. Les « fièvres intermittentes pernicieuses » à Rome vers 1808. La fièvre jaune qu'il peut mettre en rapport avec la traite des noirs. Le *cholera morbus* qui a régné dans l'armée française, ainsi transporté en Algérie par des régiments venus de France ; il reprend le combat contre ce fléau en 1832, à l'Hôtel-Dieu de Paris, et en mission sur le terrain. Il est ainsi confronté encore une fois à l'insalubrité des hôpitaux, en particulier lorsqu'il dirige l'hôpital militaire de Picpus jusqu'à Révolution de juillet 1830.

Audouard se retire après trente-quatre années de service, ayant trouvé le temps de rédiger vingt-huit publications faisant le point sur ses expériences sur le terrain, recensées (p. 210-211) par M. Martin qui a également su embellir sa monographie de 82 photos très variées en noir et en couleurs (répertoriées p. 212-214). Un livre qui intéressera tous les confinés que nous sommes par une épidémie d'un genre nouveau. Et qui nous fera retourner en pensée à l'hôpital du Frioul, visité lors d'une de nos sorties annuelles. On n'oubliera pas la préface de Jean-Pierre Dedet qui nous a fait récemment l'honneur d'une communication.

Danielle Gourevitch



Jacques BATTIN, *Histoires de médecine d'hier et d'aujourd'hui*, Glyphe, Paris, 2020.

Ceux qui ont la chance de connaître le professeur Jacques Battin le retrouveront entièrement dans son livre *Histoires de médecine d'hier et d'aujourd'hui*, publié par les éditions Glyphe. Ils retrouveront l'œil perçant, la puissance du verbe, la richesse de sa culture médicale enjolivée par celle de sa culture littéraire. L'ouvrage est varié, associant des biographies de personnages illustres ou moins connus à des histoires simples ou des écrits plus compliqués, passant d'un récit historique à une anecdote jubilatoire avec le naturel que nous lui connaissons ; l'ensemble écrit avec une plume inimitable. L'ouvrage est divisé en sept grands thèmes : la médecine ancienne, la médecine contemporaine, la médecine de l'enfant, la médecine et l'art, la médecine et la littérature, les discours et les préfaces. C'est l'ouvrage parfois d'un conteur, comme le note le professeur Berche dans la préface qu'il lui consacre. Pour ma part, en parcourant, avec plaisir, ce monument de 772 pages, j'ai eu l'impression d'entrer dans la vaste caverne d'un véritable et grand antiquaire de l'histoire de la médecine, où scintillent pèle mêle histoires de médecine et d'ailleurs, larges fresques, souvenirs et réflexions personnels. Pour enrichir sa culture et se faire plaisir il faut lire le livre de Jacques Battin.

Philippe Bonnichon



La rage dans tous ses états, des approches antiques aux recherches actuelles, sous la direction de **Valérie BONET** et **Éric FAURE**, Marseille, 2020, 228 pages.

Nos deux amis marseillais Valérie Bonet (langue et littérature latines) et Éric Faure (biologie) ont eu le douloureux mérite de voir sortir ce livre quand leur nouveau colloque (sur la peste en l'anniversaire de la fameuse épidémie de 1720) était très gravement perturbé par la pandémie à laquelle nous avons donné le nom familier de Covid, pour l'appivoiser peut-être. Cette rencontre avait eu lieu dans un salle du MUCEM, aux fenêtres tournées vers la voie d'arrivée du « Grand Saint Antoine » porteur de la peste de 1720, musée sur lequel veillent aujourd'hui des gardiens dans un uniforme nouveau !

Elle avait été résolument pluridisciplinaire, au croisement des études médicales, biologiques et humaines. Les actes font d'abord le point sur

« une histoire vieille de plus de 4 000 ans et toujours actuelle » (Valérie Bonet et Éric Faure), puis sur « la rage humaine, une maladie 100 % mortelle et 100 % évitable » (Fatima Zohra Hamlili). Suivent trois parties, *La rage dans l'Antiquité gréco-romaine*, avec « les traitements antirabiques de Pline l'Ancien » (Valérie Bonet), « la rage humaine dans le corpus galénique » (Danielle Gourevitch), avec un appendice vétérinaire, et « quand la maladie transforme les hommes en animaux. Vrais enragés et faux lycanthropes de l'Antiquité à nos jours » (Antoine Perrot). Puis *La rage à travers les siècles*, avec une « brève analyse spatio-temporelle de l'utilisation de parties du chien enragé pour prévenir la survenue de l'hydrophobie. Vingt siècles de consommation du foie rabique » (Éric Faure), suivie de « Rage, homme et loup. Les victimes humaines du loup enragé en France (1578-1887) et son annexe de « pièces justificatives : sur le tracé de trois loups enragés (1782-1884), avec deux visions géographiques : « Une zoonose comme métaphore. Une lecture anthropologique de la rage dans l'Espagne des Lumières » (Emmanuel Porte) et « La rage en France et en Europe aux XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles. Les journées mondiales contre la rage (JMR en France). Enfin *Trois personnages oubliés de l'histoire de la rage*, Pierre Victor Galtier (par François Clarac), Charles Livon (par Jean-Louis Blanc) et Léon Perdrix (par Henry Tachoire)



Le lecteur apprend beaucoup, notamment sur l'histoire des stratégies thérapeutiques en face d'un fléau effrayant et terriblement destructeur, tant physiquement que moralement, et les études historiques sur les épidémies du passé ont rarement autant qu'aujourd'hui été l'occasion de répondre à des questions tant morales que médicales que se pose tout un chacun en 2020.

Danielle Gourevitch



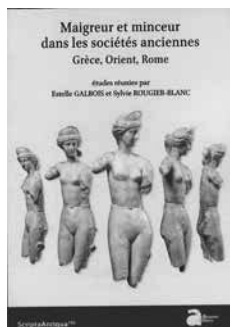
Jean-Pierre DEDET, *Teaching Medicine In Montpellier : a 900-Year-long story. The oldest School of Medicine in the Western World*, Sauraps Medical, Montpellier, 2020, 35 euros

Jean-Pierre Dedet, ancien professeur de parasitologie à Montpellier, spécialiste des leishmanioses, membre de notre Société, nous offre un très joli petit livre de 184 pages, illustré de 208 illustrations bien choisies, en noir et en couleurs. Je regrette évidemment le choix de l'anglais pour la première

édition d'une publication sponsorisée par l'Université de Montpellier, La Faculté de médecine Montpellier-Nice, et Montpellier Université Médecine qui font figurer leur logo sur la quatrième de couverture. Fallait-il vraiment favoriser "our international visitors from many different countries around the world who admire our heritage and our history"?

Le livre, en effet destiné à célébrer le huit-centième anniversaire de cette remarquable institution, la plus ancienne du monde occidental, est pourvu d'une préface, d'une introduction, d'une bibliographie choisie, d'un index des personnes, et des habituels « acknowledgement » et « credits », et se déroule en six chapitres, judicieusement cadrés, soit I. Contexte historique et médical. II. Le Moyen âge. III. De la Renaissance à la Révolution. IV. Le XIX^e siècle, de l'École de santé à la Faculté de médecine. V. Le XX^e siècle. VI. Enjeux et perspectives d'avenir. L'iconographie est riche et bien choisie, par un auteur qui la connaît de l'intérieur ; mais les photographies ont trop souvent un format de timbre-poste. Remarquable est l'ensemble des portraits des plus grands noms de cette Faculté (mais dans la légende 142, on regrettera une faute typographique, « were » pour « where »), surtout ceux de l'histoire récente, moderne et contemporaine, qu'on a du mal à se procurer. On attend la version française qui est promise et pourrait être plus parfaitement belle, devenant un livre de référence bien plus qu'un simple « souvenir of (a) visit in the form of a book ».

Danielle Gourevitch



Maigreur et minceur dans les sociétés anciennes : Grèce, Orient, Rome, Études réunies par **Estelle GALBOIS** et **Sylvie ROUGIER-BLANC**, 430 p., Ausonius, Bordeaux, 2020, 25 euros.

Sous la protection de la Vénus de Chiragan, aux proportions élancées fort différentes de celles des Vénus les plus courantes, abritée aujourd'hui au Musée Saint-Raymond à Toulouse, ce beau livre très bien édité (grec et latin compris) est le fruit longtemps muri d'un colloque qui s'est tenu à Toulouse Jean-Jaurès en 2017. Vingt-quatre auteurs ont donné leurs textes qui ont pu être regroupés en cinq chapitres suivis de remarques conclusives. Pascal CAPUS justifie le choix de l'image de couverture, avec « La minceur de Vénus. Une statue oubliée de la villa de Chiragan ».

C'est la quatrième partie qui est la plus médicale, *Maladies, médecine et hygiène du corps (Orient, Grèce, Rome)*, et, bien que les autres ne soient pas sans rapport

avec l'histoire de la médecine et de la santé, c'est sur elle que j'entrerais dans quelques détails : *Maladies, médecine et hygiène du corps (Orient, Grèce, Rome)*, ne citant que le titre de ma propre intervention, « Bonne maigreur, mauvaise maigreur : les idées de Galien ». De cet auteur qu'on peut vraiment qualifier de gréco-romain, car il écrit en grec dans un monde romain, John WILKINS, spécialiste de l'histoire antique de la médecine et de l'alimentation, évoque le traité *On the thinning diet*, édité sous le titre latin *De victu attenuante*, Deux autres auteurs classiques sont évoqués : par Valérie VISA-ONDARÇUHU, Philostrate avec L'athlète grec et la recherche de la minceur. Observations de Philostrate dans le traité *Sur la gymnastique*) et Tertullien par Elina FRESLON, avec Régime de l'athlète et avantages de la minceur chez Tertullien, Véréne CHALENDAR ayant d'abord attiré l'attention sur Le médecin mésopotamien face à la maigreur.

Ces actes confrontent bien à celles du passé (ou des passés ?) nos propres conceptions de la maigreur, de la minceur, du surpoids, de l'obésité, des conduites alimentaires ordinaires et pathologiques, des canons de beauté, etc., tant dans la vie quotidienne que dans les littératures artistiques et techniques. Et bien sûr dans les arts.

Danielle Gourevitch

Pélagonius Saloninus. *Recueil de médecine vétérinaire*, Texte établi, traduit et commenté par **Valérie GITTON-RIPOLL**, Collection de universités de France, Paris, Les Belles Lettres, 2019, 75 euros.

Ce volume est le premier consacré à la médecine vétérinaire dans la Collection des Universités de France, un manuel pour soigner les équidés malades, particulièrement les chevaux de course, avec çà et là quelques mentions des mules. C'est un livre absolument indispensable à la compréhension de cette médecine que nous offre notre collègue de Toulouse après des années d'un travail acharné, grâce auquel nous avons déjà sur le site de la BIUSanté une note indispensable jusqu'à aujourd'hui et qui le restera « Hippieatrie et médecine vétérinaire antiques. Les éditions numérisées de Pélagonius à la BIU Santé ». Il valait la peine d'attendre davantage, vu qu'aujourd'hui ce sont 461 pages qui nous font tout savoir du texte, de son histoire, de son usage et de son utilité pour les anciens en matière de médecine équine : publié vers le milieu du IV^e siècle de notre ère, probablement sous l'empereur Julien et rédigé sous forme de lettres, il s'adresse essentiellement aux propriétaires de chevaux qu'on attelle dans les courses de char, en leur proposant des traitements relativement faciles à réaliser dans la *uilla* en l'absence d'un spécialiste. Puisqu'il ne s'agit pas

de la médecine humaine, que se réservent les deux revues de notre SFHM, nous nous bornerons à citer l'introduction de l'ouvrage avec les principes d'amitié éclairée qui ont présidé à sa rédaction pour l'ami Arzygius, pour lequel Pélagonius est « plein d'une vive admiration », car il « a très souvent fait l'éloge des cheveux ». Pélagonius aussi en serait capable, mais ce qu'il propose est un ouvrage pratique : « c'est des soins et des traitements par lesquels on peut maintenir sain et vigoureux le corps des animaux, et surtout des chevaux que ce livre va traiter. Je te prie de l'accueillir favorablement et de le lire plus favorablement encore ».

Ce dont je prie également tous nos lecteurs ! Signalons, pour les rassurer et les assurer dans leur lecture, que le vétérinaire érudit qu'est François Vallat (qui a déjà beaucoup publié sur le thème avec VGR et avec Marie-Thérèse Cam) a éclairé le texte de trois planches savantes, avec les noms latins et les noms français des parties concernées : le cheval, sa tête et son pied.

Danielle Gourevitch



Roger TEYSSOU, *L'affaire Semmelweis. Un scandale sanitaire sans équivalent*, Paris, L'Harmattan, 2020, 140 p., 17,5 €

Entre 1847 et 1880, des milliers de jeunes femmes en couches et souvent leurs nouveau-nés moururent de fièvre puerpérale (c'est à dire de septicémie) alors que Ignace-Philippe Semmelweis (1818-1865) avait apporté la preuve de la responsabilité des accoucheurs dans leur contamination : en vain ! On connaît cette histoire car elle a été médiatisée en France depuis 1937 avec le livre

de Céline qui reprenait son travail de thèse de médecine de 1924.

La première partie de l'ouvrage raconte la vie de Semmelweis, ses études de Budapest à Vienne, sa formation d'accoucheur et la manière dont il prend conscience de l'hécatombe des femmes accouchées et de sa lutte contre ce fléau qui sera l'engagement de sa courte vie (en 1853 à Paris, une mère sur 18 et un nourrisson sur dix mouraient dans les suites de couches). Tel Don Quichotte, Semmelweis va se battre contre ses maîtres et ses collègues qui n'admettront jamais la démonstration quasi expérimentale, en tout cas statistique, de ce nouveau venu. Semmelweis envoie pourtant des lettres, quelques articles et publie enfin en 1861 son traité *Die Aetiologie, der Begriff und die Prophylaxis des Kindbettfiebers* (texte jamais traduit en français). Personnage haut en couleur, coléreux, peu diplomate, qui finira

par perdre la raison et mourra probablement de septicémie suite à une piqûre anatomique. Rappelons qu'à l'époque, on disséquait les cadavres sans gants, on opérait sans gants, on pratiquait les touchers vaginaux et on accouchait à mains nues ! Cette vie assez connue, finalement romanesque, a inspiré les littérateurs et le cinéma.

L'auteur ensuite, et c'est le plus intéressant, recherche les devanciers de Semmelweis et en dénombre trois : Alexander Gordon au XVIII^e siècle, Oliver Wendel Holmes et Samuel Kneeland au XIX^e. Puis il étudie ses adeptes et partisans qui ne sont pas très nombreux : Routh, Franz Arneth et Sir James Simpson, d'Édimbourg.

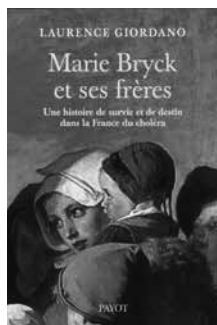
La réception du travail de Semmelweis en France est édifiante. Le rapport de l'Académie des sciences de 1848, rédigé par Velpeau, Lallemand et Rayer, est négatif. Un seul article paru dans la *Gazette médicale de Strasbourg* en 1849, signé Friedrich Wiegner, expose et analyse sans *a priori* les travaux de Semmelweis. En 1851, Franz Arneth, ami et partisan de Semmelweis, expose ses théories et ses résultats devant l'Académie impériale de médecine et publie un article dans les *Annales d'hygiène publique* la même année. L'Académie se prononça contre la théorie de l'infection cadavérique et affirma que l'hypochlorite n'avait aucune action sur celle-ci. Une commission ne rendit aucun rapport.

La question de la fièvre puerpérale occupa cependant l'Académie de médecine de Paris pendant près de six mois en 1858. Vingt-six interventions de Guérard, Depaul, Beau, Piorry, de Chégoïn, Trousseau, Dubois, Cruveilhaer, Danyau, Cazeaux, Bouillaud, Velpeau, Jules Guérin constituèrent un rapport publié de 462 pages. Semmelweis est peu cité, « toujours cité avec réticence, systématiquement déprécié, la plupart du temps ignoré ». La conclusion était « de supprimer les Maternités ». Il faudra attendre les travaux de Stéphane Tarnier puis de Just Lucas-Championnière à la fin du XIX^e siècle pour que les idées de Semmelweis soient reconnues et mises en pratique ; mais « Pasteur et Lister étaient passés par là ».

Nous recommandons la lecture de ce livre peu volumineux sur un grand médecin qui avait un sens aigu de l'observation mais plus de bon sens que de génie. Ce personnage simple, « le sauveur des femmes », nous touche. Le ton sincère et indigné de l'auteur rend la lecture du livre facile. On lui pardonnera le manque de relecture qui fait par exemple que Ede Florian Birly (1787-1854) page 32 devient page 33 Florian von Birly (?-1855). Ce livre se termine avec la thèse lyonnaise de Henry Éparvier, de 1916 ; on aurait aimé qu'elle le fût avec celle de Louis Destouches de 1924, qui en fit un article dans la *Presse Médicale* du 25 juin 1924 ! Il rapporte une

réflexion que lui a faite Romain Rolland après lecture de son travail : « Je croyais connaître la stupidité humaine et sa malfaisance, mais, décidément, elle est sans bornes. »

Jacques Chevallier



Laurence GIORDANO, *Marie Bryck et ses frères. Une histoire de survie et de destin dans la France du choléra*, Paris, Payot, 2020, 18 euros.

En cette période de sinistre pandémie, le choléra est redevenu une source d'inspiration, et c'est ainsi que Laurence Giordano raconte l'histoire de Marie, Nicolas et Michel, qui pourraient être les frères et la sœur d'autres enfants de la misère, littéraires ceux-là, du petit Rémy de *Sans famille*, ou des tristes héros des *Misérables*, Cosette et Gavroche. Cette élève de Patrice

Bourdelaï, historien et démographe, est restée fidèle aux méthodes qu'il lui avait inculquées pour sa thèse sur *Les Orphelins du choléra à Paris en 1832 et 1849*, soutenue à l'École des hautes études en sciences sociales en 2005, dans le sillage des *Visages du choléra*, publiés par ce maître en 1987.

L'auteur retrace le trajet qui mène la famille Bruck, ou Bryck, du village mosellan de Gavisse, où le père est maréchal-ferrant et la mère couturière, à Paris, qui attire comme le lieu par excellence où l'on attend une vie meilleure. En fait si l'exode vers la capitale, en 1839, semble prometteur puisque le père considère qu'il y aura toujours des sabots des chevaux à ferrer, le sort de la famille tourne vite à la catastrophe : le père meurt (les causes du décès ne sont pas connues), et devenus orphelins de père les trois enfants perdent bientôt leur mère, qui meurt du choléra, la « calamité publique » du moment, qui emporte 20 000 Parisiens sur le million d'habitants de la capitale en 1849.

Marie et ses deux frères, son aîné, Nicolas, son cadet, Michel, sont désormais « orphelins du choléra », et relèvent d'une prise en charge charitable, une tante de bonne volonté n'ayant pas la force de s'en charger elle-même définitivement. Cette prise en charge par une charité éclairée tourne vite au cauchemar : la fillette est placée en apprentissage chez une concierge-couturière de la rue Tronchet, mais l'idylle dure peu : *la femme ne semble ni honnête ni vertueuse*, et la petite vole de l'argent pour acheter une grande quantité de *gâteaux* ! Elle ne peut être que condamnée, et la voilà en prison à *Saint-Lazare*, en maison de correction. Elle en sortira certes à

15 ans et non à 20 ans comme le prévoyait sa condamnation, mais morte, emportée par la fièvre typhoïde. Elle avait eu le temps d'écrire à sa tante une lettre pathétique, miraculeusement conservée : « Depuis que je suis à la correction je suis malade ainsi ne me laissez pas plus Longtemps dans l'inquiétude je finis en vous Embrassant du plus profond de mon Cœur... » (p. 107). Michel est un bon à rien à la limite de la débilité, fugeur, voleur, est condamné à être enfermé jusqu'à ses 20 ans, comme l'avait été sa sœur. C'est l'existence de ce minable voyou qui permet à son aîné, Nicolas, alors bien inséré dans une vie agricole modeste, d'échapper à la conscription et de continuer une vie honnête mais instable avec des hauts et des bas. Quant à Michel, sorti de l'enfer du pénitencier, il finit par se calmer. Il se marie même, avec la mère de son enfant, une Juive du nom de Rachel Caën, situation religieuse mixte, très rare dans les milieux populaires, alors que les jeunes hommes des milieux aristocratiques aimaient redorer leur blason par une telle méthode.

Il faut souligner l'échec dans cette famille de la politique d'assistance municipale aux enfants qui s'était généreusement mise en place avec d'excellentes attentions : souci de l'enfance en difficulté, structures d'accueil, autant de causes nobles dans lesquelles s'investissent les dames patronnesses et les bourgeois philanthropes. L'historienne souligne que cette protection tient autant de la charité que de la crainte de la délinquance. C'est là un livre rigoureux, érudit et excellemment documenté, bouleversant. On aimerait que son auteur vienne faire part aux membres de notre Société de quelques-unes de ses nombreuses découvertes archivistiques, dont celle de pathétiques biographies enfantines broyées par la misère, tronquées par les épidémies, particulièrement la typhoïde et le choléra.

Danielle Gourevitch